

L'OPPIDUM de BIBRACTE

I- HISTOIRE

La période proprement historique de Bibracte ne comprend qu'une durée très courte, à savoir les huit années que César employa à conquérir la Gaule, de 58 à 50 avant notre ère. C'est dans le récit de la guerre des Helvètes, c'est-à-dire tout à fait au début de ces événements, que l'oppidum est pour la première fois mentionné. C'était le plus important et le mieux approvisionné du vaste territoire éduen. A quelle date peut remonter la construction de son rempart ? Au second siècle avant Jésus-Christ, le plateau du Mont-Beuvray n'était pas encore occupé par une population urbaine. Durant la guerre des Gaules, alors que la plupart des forteresses celtiques eurent à subir le choc des légions, Bibracte ne fut le théâtre d'aucun fait militaire.

Les Eduens comptaient depuis de longues années parmi les alliés du peuple romain. Ils accueillirent le proconsul comme un libérateur. Ce ne fut que durant les luttes suprêmes qu'ils se laissèrent gagner à la cause du parti national. Le dernier acte du grand drame dont Vercingétorix fut le héros se déroula sur les confins du territoire éduen, mais Bibracte demeura en dehors des opérations militaires et ne peut se glorifier ni comme Gergovie, d'une invincible résistance, ni comme Alésia, d'une héroïque infortune.

En l'an 58 avant notre ère, la Celtique est menacée d'une invasion des Helvètes. Epuisés par de longues années de luttes avec leurs voisins, Séquanais et Arvernes, les Eduens ne se sentent pas assez forts pour défendre leur territoire et font appel aux Romains, leurs anciens alliés. Le gouverneur de la Narbonnaise et de la Cisalpine, Jules César, accourt avec des légions recrutées en toute hâte. Il a pressenti que son intervention serait le prélude d'une conquête digne de son génie. Après un premier combat, une bataille se livre sur le territoire éduen, à environ 27 km de Bibracte (plateau de Montmort). Les Helvètes et leurs alliés sont écrasés, ceux qui survivent au désastre, contraints de regagner leurs foyers abandonnés. César ne retient que les 32 000 guerriers boïens qui avaient partagé la fortune des Helvètes. A la demande des Eduens, il les fixe sur le territoire de ce peuple, sans doute désireux de s'assurer ainsi un corps de mercenaires.

Les récits de cette campagne font connaître les principaux personnages de la cité éduenne : le vergobret Liscus, son premier magistrat, qui certainement résidait à Bibracte ; Dumnorix, personnage puissant et turbulent, en-

tretenant avec les chefs des Helvètes de secrètes relations politiques ; enfin son frère Divitiac, l'ami de Cicéron, un de ceux que les Romains comp-
taient parmi leurs plus fidèles alliés. Les Helvètes expulsés, César conti-
nue en Gaule sa prétendue mission de libérateur. Une sorte de chef

tout d'abord à la solde des Séquanes, Arioviste, a installé ses
guerriers germains sur le territoire de ce peuple. César le refoule au-delà
du Rhin et les Gaulois saluent encore comme un sauveur celui qui vient anéan-
tir leur indépendance.

Durant la période qui suit commence la conquête, qui a pour premier
théâtre la Gaule du Nord et de l'Est. La cavalerie éduenne marche avec les
légions, fidèle à la cause romaine. Divitiac, qui la commande, prend une
part active à la soumission des Bellovaques. Au moment du premier embarque-
ment de César pour l'île de Bretagne, Dommorix, alors à la tête du contin-
gent éduen, tente d'entraîner ses troupes contre le parti romain, mais il
échoue et meurt courageusement en s'écriant "qu'il est le citoyen libre d'u-
ne cité libre".

Quatre années plus tard, alors que les nations gauloises, groupées sous
l'autorité de Vercingétorix, vont tenter un suprême effort, l'ancien parti
de l'alliance romaine rencontre au sein de la cité éduenne les adversaires
nombreux. Les luttes intestines éclatent. Deux chefs, Convictolitavis et
Cotus, se disputent la première magistrature. César convoque le Sénat éduen
à Decetia (Decize) et se prononce en faveur du premier compétiteur. Mais le
parti national redouble d'efforts. Les contingents éduens ne prêtent plus
aux légions qu'un concours hésitant. Convictolitavis, gagné à cette cause,
entraîne à son tour Litaviccus. Celui-ci, dissimulant ses desseins, conduit
son infanterie au secours de César, tenu en échec par Vercingétorix devant
Gergovie. La cavalerie éduenne, sous les ordres d'Eporédorix et de
Viridomare, se trouvait déjà auprès du proconsul. Soudain, après le départ
de Litaviccus, une rumeur sinistre se répand dans les villes et les campa-
gnes du peuple éduen. César, redoutant une trahison, aurait fait massacrer
toute la cavalerie de cette cité, ses deux chefs auraient péri et Litaviccus
se disposerait à venger ce lâche attentat.

La nouvelle, fautive en tous points, n'était qu'une manoeuvre de
Litaviccus pour soulever ses troupes contre l'armée romaine. César assure
que "les Gaulois l'accueillirent avec la légèreté naturelle à ces peuples
qui prennent le moindre bruit pour une vérité constante". A Chalon, les né-
gociants italiens furent dépouillés et massacrés. Il est probable que ceux
de Bibracte eurent le même sort. Mais les Eduens, instruits de leur erreur,
ne tardèrent pas à redouter le courroux de César. Celui-ci se trouvait alors
dans une situation critique. Il usa de clémence et répondit aux délégués
des Eduens venus pour se disculper, que l'imprudence et la légèreté de la
populace n'affaiblissaient pas sa bonne opinion pour la nation.

La sagesse politique du proconsul fut impuissante à désarmer chez les
Eduens les défenseurs de la cause nationale. Lorsque les légions, jusque-là
toujours victorieuses, durent lever le siège de Gergovie, un immense espoir

raffermit le courage des Gaulois. Vercingétorix redouble d'activité. Litaviccus, fidèle à sa cause, parcourt la campagne éduenne. Il est acclamé à Bibracte. Convictolitavis et une grande partie du Sénat accourent près de lui. La nation éduenne conclut avec le chef arverne un traité de paix et d'alliance. A cette nouvelle, Éporédorix et Viridomare qui occupent Noviodunum n'hésitent plus à tourner leurs armes contre les soldats romains. Pour la seconde fois, les négociants et les voyageurs italiques sont massacrés sur le territoire éduen. Les otages conduits à Bibracte sont remis aux mains des magistrats.

C'est alors que le plateau de l'oppidum devient le théâtre d'un mémorable événement. Vercingétorix veut garder le commandement suprême de l'armée des Gaulois confédérés. Mais les Eduens lui disputent cet honneur. Pour trancher le différend, on convoque à Bibracte l'assemblée de toute la Gaule.

"De toutes les tribus et de toutes les cités belges et beltiques, on se rendit en masse dans la ville éduenne. Elle devint, pour quelques jours, la tête et la citadelle de la Gaule entière. A l'ombre touffue des hêtres séculaires, les cortèges étincelants et chamarrés des cavaliers gaulois serpentèrent sur les vieux sentiers de la montagne et la cité, abandonnée d'ordinaire aux marteaux des forgerons et aux fumées des émailleurs, retentit des rauques éclats de voix et des rudes clameurs des discussions politiques". Vercingétorix reçut de l'assemblée la confirmation de ses pouvoirs. Éporédorix et Viridomare lui prêtèrent le serment d'obéissance en dissimulant mal leur dépit.

Une défaite, où trois chefs éduens sont faits prisonniers, oblige Vercingétorix à se réfugier dans Alésia, où César l'enferme dans une double circonvallation. Avec la prise d'Alésia et la capture de son héroïque défenseur, qu'une armée de secours tenta vainement de délivrer, s'anéantissaient pour la Gaule les dernières espérances de la liberté. Le vainqueur usa de ménagements envers la cité éduenne dont il alla lui-même recevoir la soumission. Il lui rendit ses captifs et y établit sa résidence pour y passer ses quartiers d'hiver. Son questeur Marc-Antoine, le futur triumvir, l'accompagnait, peut-être avec les 10^e et 12^e légions.

César s'appliqua à reconquérir la fidélité des Eduens. Mais des événements imprévus ne lui permirent pas de passer tout l'hiver à Bibracte. Le 31 décembre 52 avant Jésus-Christ, accompagné d'une escorte de cavalerie, il quittait l'oppidum, laissant à Marc-Antoine le commandement du camp, et se rendait chez les Bituriges qui tentaient de réorganiser la résistance. Quarante jours plus tard, au commencement de février de l'an 51, il remontait à Bibracte. Tandis qu'il y rendait la justice, les Bituriges lui envoyèrent des députés pour implorer son secours contre les Carnutes. De nouveau, César se mit en route. Son second séjour dans l'oppidum éduen n'avait duré que dix-huit jours.

II- Le MONT-BEUVRAY

Le Mont-Beuvray est situé sur la limite des départements de Saône-et-Loire et de la Nièvre, limite qui divise son plateau en deux parties presque égales.

1- La MONTAGNE

C'est une montagne granitique dont les flancs sont creusés de trois vallées où s'écoulent les eaux de plusieurs sources, toutes tributaires du bassin de la Loire. Au temps de la Gaule indépendante, alors que les artisans et les commerçants cherchaient sur les hauteurs une sécurité trop précaire dans les plaines, les difficultés d'accès n'étaient nullement défavorables à l'établissement d'une ville. Le Beuvray était appelé, par sa situation géographique, à devenir un des marchés ou emporia les mieux achalandés de la Gaule centrale. Cette montagne a le privilège de se trouver en communication directe avec la vallée de la Loire et le bassin de la Seine, car les sources de l'Yonne jaillissent à quatre kilomètres de son pied, tandis que, d'autre part, la vallée de la Saône n'en est distante que de dix à douze lieues. Des taillis de hêtres couvrent ses flancs et alternent sur son sommet avec de maigres pâtures. Un peu en aval du plateau, le tracé du retranchement se reconnaît de loin, sur certains points, au relief plus prononcé des arbres qui croissent sur ses éboulis. Ce rempart circonscrit une superficie de 135 ha. Il enveloppe quatre sommets dont le plus élevé, celui du Porrey, à l'est, atteint 822 m d'altitude. Les trois autres sont : le Teureau de la Wivre, à l'extrémité nord 751 m, le Teureau de la Roche au couchant 797 m, enfin, au sud, le plateau de la Terrasse 815 m.

Au sommet de la montagne, se trouvent deux rochers naturels. En suivant, à partir de l'enceinte, le chemin du Rebout, et, au point de bifurcation de cette voie avec celle de l'Echenault ou de la vallée de l'Écluse, en se retournant en direction du village de Glux, au nord, on aperçoit sur une croupe un rocher isolé. Des lichens jaunâtres le tapissent et lui donnent l'aspect étrange d'un bloc sulfureux. Le roc se détache nettement au centre d'une esplanade aride où les racines des genêts ne trouvent plus à s'alimenter. C'est la "Pierre de la Wivre", repaire d'un reptile, gardien de trésors enfouis. On ne les entrevoit qu'à la nuit de Noël, alors qu'une force mystérieuse fait tourner le rocher sur lui-même. Sur sa face nord, se voit une sorte de rampe qui conduit à son sommet et semble avoir été aménagée pour en faciliter l'accès. Une cuvette est creusée à la partie supérieure du roc, souvent à demi remplie par les eaux pluviales. C'est la "Fontaine des Larmes". Quel mortel infortuné ou quelle fée accessible aux tristesses humaines vient y épancher ses pleurs ? Les Morvandiaux n'ont pas su en retenir le nom.

Cette esplanade, située hors des quartiers habités, pourvue d'une sorte de tribune naturelle et dont la surface rocheuse semble arasée artificielle-

ment, n'aurait-elle pas été le lieu d'assemblée du Sénat éduen ? Ce serait là que Vercingétorix aurait harangué les chefs gaulois réunis pour organiser la résistance suprême. Ce serait encore là que plus tard Saint-Martin aurait adressé à la foule la parole évangélique.

L'autre roche, celle de la "Pierre Salvée" à l'ouest du Teureau de la Roche, n'a pas gardé sa légende, mais son nom semble la rattacher au culte de quelque divinité tutélaire. Un petit oratoire païen s'élevait à l'époque impériale dans son voisinage. A une de ses extrémités une aiguille isolée se dresse comme un pseudo-menhir.

Les lieux-dits les plus importants du plateau sont :

- au nord-est, la petite vallée de la Come-Chaudron, quartier des métallurgistes et des émailleurs ;
- au nord, le plateau du Champlain ;
- à l'ouest, la région du Teureau de la Roche et de la Pierre Salvée (oratoire païen et inscription votive) ;
- au sud, la Terrasse (reste d'un retranchement intérieur) et la Chaume du Beuvray, avec la chapelle Saint-Martin et le monument Bulliot ;
- au sud-est, les hauteurs du Porrey, couvertes de bois taillis qui ne permettent pas d'en tenter l'exploration ;
- au centre, le Champ de Foire et le Parc aux Chevaux, quartier riche de l'oppidum, renfermant les plus vastes habitations.

En tête de la Come-Chaudron, la Pâture du Couvent tire son nom d'un petit moutier de Cordeliers complètement ruiné, et dont les vestiges ne forment plus aujourd'hui qu'un amas informe de pierres cachées sous les ronces. La voie principale entrant par la porte du Rebout traverse l'oppidum dans toute sa longueur, du nord-est au sud-est, et en sort par les Grandes Portes. Sur cette voie, vient s'amorcer, au nord, le chemin de l'Echenault, au sud, le chemin de Saint-Léger.

2- Le REMPART

Le mode de construction est celui que l'on connaissait déjà, avant l'exploration des oppida. Il comporte l'emploi de trois matériaux, bois, moellons bruts et fiches en fer. Les Gaulois l'ont employé dans les régions où les forêts étaient assez abondantes pour leur fournir, sans trop de difficultés de transport, l'énorme quantité de bois nécessaire.

Le bois compose toute l'ossature du mur. Des lits de poutres entrecroisées, sans doute grossièrement équarries, s'étagent de la base au sommet sans aucune solution de continuité. Le moellon n'est employé que pour remplir les vides entre les pièces de bois assemblées. Afin d'assurer à ce système de cadres une parfaite liaison, les constructeurs ont adopté un mode d'assemblage offrant une solidité absolue. Les poutres longitudinales

étaient fixées aux poutres transversales, à toutes les intersections, par de grosses fiches en fer à section carrée, longues de 25 à 30 cm. L'espacement des poutres longitudinales mesure environ 80 cm, d'axe en axe ; celui des poutres perpendiculaires au parement du mur, 1 m à 1,20 m. Ces distances ne sont pas absolues. Enfin, pour prévenir tout glissement des cadres, on avait encore placé, de distance en distance, des étrésillons obliques.

La hauteur du mur ne peut naturellement être déterminée. Ses assises inférieures sont seules restées en place. La hauteur de l'ébouliis est encore de 7 à 8 m en moyenne et celle de la crête primitive dépassait peut-être 6 m. Cette cote devait naturellement varier en raison inverse de la pente du sol, au pied extérieur de la muraille. Il existait un fossé, large de 11 m sur 6 de profondeur, des deux côtés du ruisseau de la Come-Chaudron. Ce fossé était naturellement supprimé ou diminué sur tous les points où le sol présentait une pente rapide.

Le développement total de l'enceinte atteint 5 km. La construction de ce rempart a dû exiger une somme énorme de travail. En supposant la hauteur du mur de 5 m et son épaisseur de 6 m, chiffres sans doute inférieurs à la réalité, le cubage du bois employé s'élève à 37 000 ou 40 000 m³, qu'il a fallu amener à pied d'oeuvre sur un terrain d'un accès difficile.

Sur leurs hautes citadelles, bâties peut-être après la terrible invasion des Cimbres, de l'an 100 avant notre ère, les Gaulois pouvaient se croire inexpugnables et ne rien redouter pour leur indépendance ; mais, s'ils connaissaient l'art de se retrancher derrière de solides murailles, leur défaut d'union et de discipline, autant que leur inexpérience dans la tactique militaire, devaient entraîner leur perte et les livrer à la merci des légions romaines.

3- Les HABITATIONS

Construites en pierres sèches, liées par de la terre argileuse sans mortier de chaux, les habitations affectent toutes un plan rectangulaire. Leur forme générale ne rappelle plus en rien les cabanes rondes des anciennes tribus celtiques. Les angles des murs et les montants des ouvertures sont en pierres de taille dont le parement, malgré la dureté de la roche qui est le granite de la région, a été aplani avec soin. Le plus souvent, ces demeures sont à demi souterraines. On y descend par un escalier intérieur de plusieurs marches, disposition qui avait sans doute pour but de garantir ces rustiques chaumières contre les intempéries. Les habitations comprenaient une seule pièce rectangulaire sans aucune subdivision.

Les aires sont ordinairement revêtues d'une simple couche d'argile battue ; d'autres fois, un lit de scaïoles ou débris de tuileaux concassés, sans aucune trace de ciment, constitue une sorte de pavement grossier. La

plupart des toitures étaient sans doute en paille, mais la tuile romaine à rebord se rencontre déjà fréquemment.

Le nombre des pièces est nécessairement variable, suivant la condition des habitants. Les cases des fondeurs et des forgerons de la Come-Chaudron ne sont que de petits réduits obscurs sans subdivisions intérieures, tandis que le quartier du Parc aux Chevaux renferme de vastes constructions, bâties sur le plan classique des demeures pompéiennes. Le type le plus complet de ces demeures ne couvre pas moins de 1 150 m² et se divise en une trentaine de compartiments disposés autour d'un atrium central, à plan carré. Un certain luxe avait présidé à sa construction (contreforts à ressauts, en pierres de taille) et même à sa décoration. La maçonnerie contenait par endroits des traces de mortier de chaux. En somme, dans tous les caractères de cette habitation, se retrouvent les méthodes de la construction romaine. Elle était sans doute occupée par un des riches Eduens fixés à Bibracte vers l'époque de César. A ce moment commençait la pénétration de la civilisation italique dans la Gaule centrale. Le temps était proche où notre sol allait se couvrir de somptueux édifices et de luxueuses villas.

Les Eduens de Bibracte connaissaient l'hypocauste ou calorifère romain et construisaient déjà des maisons de bains. Les balnéaires se composaient de trois pièces : un vestibule avec carrelage en schiste noir et calcaire blanc ; une étuve à mosaïque grossière, chauffée par un hypocauste ; enfin une troisième pièce servant de lieu de dépôt pour le combustible et de logement pour l'esclave ou le serviteur attaché à ce petit établissement.

Toutes les maisons de Bibracte n'ont pas été bâties par des Gaulois, car, après la conquête, des négociants romains (ils suivaient déjà les légions de César) ont dû à coup sûr s'établir dans cette importante place commerciale. Si l'architecture romaine a déjà fait son apparition dans la Celtique, un autre art, intimement lié au premier chez les peuples classiques, la sculpture n'a pas laissé à Bibracte la moindre trace. Cependant, à côté du granite, on trouve des blocs de calcaire blanc que l'excellent ciseau gaulois, en fer acéré, pouvait aisément entamer. Les Gaulois possédaient des constructeurs déjà expérimentés avant l'arrivée de César, mais ils n'avaient jamais appris à tailler dans la pierre ni représentations figurées, ni simples ornements.

4- La DEESS BIBRACTE. Le TEMPLE. Le CHAMP de FOIRE

A côté de quelques divinités panceltiques, telles qu'Esus et Teutatès, le dieu au maillet et d'autres encore, on honorait dans chaque cité de la Gaule un certain nombre de petits dieux ou déesses, génies tutélaires des sources, des rivières, des montagnes, des forêts et des villes. Ces divinités n'avaient ni temples, ni statues et le culte qu'on leur rendait est peu connu. Après la conquête, l'autorité romaine, très libérale pour toutes les religions étrangères qui ne méconnaissaient pas la divinité impériale, n'inquiéta nullement leurs dévots. Elles gardèrent la confiance des petites

gens. On prit l'habitude de leur élever des sanctuaires et des autels à la mode romaine, de leur dédier des ex-voto et même de les représenter sous les traits des dieux gréco-romains.

Parmi les divinités typiques de la Gaule indépendante, se trouvait la "dea Bibracte", à qui sans doute était consacrée une des sources du Beuvray. Il est très naturel qu'après l'abandon du vieil oppidum, son culte soit resté populaire à Augustodunum. A la même époque, c'est-à-dire pendant la période impériale, un petit oratoire païen s'élevait, près du Champ de Foire, au sommet du Beuvray. Il paraît certain que ce temple était consacré à la déesse Bibracte. La chapelle actuelle de Saint-Martin est bâtie sur son emplacement. Trois édifices ont dû être bâtis successivement :

a) Un temple antique ou plutôt un oratoire rustique se composant d'une cella rectangulaire 8,80 m x 7 m, flanquée de deux galeries latérales faisant portiques. Au chevet, tourné à l'orient, s'ouvrait un petit sacellum en retraite, élevé de quelques degrés et séparé de la nef par un rang de colonnes. Là se dressait peut-être la statue de la déesse. De rares fragments de marbre blanc ornés de cannelures, marbre tiré des carrières de Champrobert et du Puits, situées près du Beuvray, de menus débris de porphyre d'Égypte, vert et brun, et de mosaïque en verre, des plaquettes de schiste bitumineux, taillées en losange, dénotaient une certaine richesse dans l'ornementation. Les colonnes du portique n'avaient été construites qu'avec des tambours de grès et des briques circulaires, divisées en quatre segments. D'abondantes monnaies indiquaient l'âge du monument. Le temple fut donc élevé aux premiers temps de la conquête et subsista jusqu'au 4^e siècle, car aux monnaies gauloises étaient mêlées une douzaine de pièces impériales.

b) Un premier sanctuaire chrétien dont la fondation est attribuée à Saint-Martin, qui aurait été le destructeur de l'édicule païen. Cette petite chapelle avait été installée dans la cella antique, privée dès lors de ses portiques, mais agrandie d'une abside que l'on ne prit même pas la peine d'établir dans l'axe du monument.

c) Un nouvel oratoire d'époque indéterminée, bâti sans doute après la ruine du précédent. En 1233, Alix de Glaine lègue par testament deux sols à l'église du Buvcrait. La chapelle existait donc au 13^e siècle. Elle n'était qu'une réduction de la précédente, laquelle était déjà moins importante que le temple païen avec ses portiques. En 1725, elle existait encore et disparut ultérieurement à une date inconnue. Le temple était entouré d'un mur d'enceinte ; devant sa façade s'élevaient divers bâtiments accessoires ainsi que des loges de marchands. Un puits, très bien conservé, a été découvert à l'est de l'enceinte.

5- Les INDUSTRIES de BIBRACTE

A l'époque de Divitiac, Bibracte était chez les Eduens une sorte de Creusot embryonnaire. C'est là que les marchands de cette nation, et sans doute aussi ceux des cités voisines, venaient s'approvisionner des ustensiles de fer dont les Gaulois faisaient déjà une grande consommation. Là aussi s'élevait, en différents points de l'oppidum, d'épaisses colonnes de fumée. Les ateliers des métallurgistes formaient un quartier industriel sur le flanc ouest de la Come-Chaudron et sur le plateau du Champlain. L'étranger entrant à Bibracte par la porte du Rebout était salué du bruit rythmé des marteaux que répétaient les échos de ce vallon où règne aujourd'hui le plus morne silence. A peine avait-il franchi le rempart, qu'il se trouvait en présence d'une agglomération de petites huttes misérables, les unes en bois, les autres maçonnées, où s'agitait, autour de foyers ardents, tout un essaim bruyant de fondeurs et de forgerons.

Le fer, alors, jusque-là d'un emploi assez limité, acquiert sur le bronze une préférence de plus en plus marquée. L'agriculture et l'industrie bénéficient de ces progrès métallurgiques et se trouvent dès lors en possession d'un outillage varié et abondant. Un grand nombre d'ustensiles, couteaux, faux, faucilles, limes, râpes, burins... ont reçu leur forme presque définitive. Après plusieurs heures de travail pénible, les fondeurs de la Come-Chaudron retiraient d'un four quelques kilogrammes de métal.

Les fours à minerai étaient réunis par petits groupes dans un même atelier. Un bâtiment de 10 m de côté, par exemple, en contenait cinq, dont deux en assez bon état. Ce sont de petites constructions maçonnées, bâties sur plan carré ou rectangulaire. Un four mesurait 90 cm de côté ; la maçonnerie se compose de moellons bruts assez bien appareillés, mais que l'action du feu a fortement éprouvés, malgré l'épais revêtement de terre réfractaire, 20 cm, qui en protégeait les parois internes. Le charbon de bois et le minerai étaient déposés par couches horizontales. Le laitier s'écoulait par un trou d'échappement pratiqué à la base du four. Lorsque la réduction du minerai était opérée, on retirait une petite loupe de fer malléable encore très impur. Il restait à la débarrasser de ses scories à l'aide de martelages répétés. La combustion devait être nécessairement activée par l'introduction d'un courant d'air à tirage naturel ou forcé.

Un curieux aqueduc, dont la partie supérieure était une galerie maçonnée, enfouie à 5 m de profondeur, conduisait l'eau dans les ateliers de la Come-Chaudron. Cet aqueduc, haut de 1,10 m environ, large de 0,60 m, établi sur le petit plateau qui domine le haut du ravin, captait une source aujourd'hui obstruée, mais indiquée par une sorte de bassin marécageux. Il est probable qu'il servait encore de collecteur pour les eaux de plusieurs autres sources jaillissant à un niveau supérieur. Sa construction remonte à l'époque gauloise. Des habitations gauloises avaient été bâties au-dessus de sa voûte.

Les Gaulois ne connaissaient pas la fonte qui nécessite une température de 1 300 à 1 400°. Le métal qu'ils produisaient était un fer aciéreux, d'excellente qualité. Des gisements de minerai abondent dans le voisinage du Beuvray et leur proximité compensait la difficulté des transports au sommet du plateau. Une fosse était établie pour la dessiccation des pains de terre réfractaire servant au revêtement des fours. Cette fosse de 6 m² était entièrement remplie de pains d'argile en forme de sphéroïdes et tous percés de part en part, comme des grains de chapelet.

A côté de l'industrie du fer, le travail du bronze occupait une place importante dans les ateliers de Bibracte. De petits creusets servaient à la fonte de ce métal. Il était employé notamment pour un grand nombre de menus objets, tels que fibules, anneaux et autres accessoires de parure et de toilette. Les fibules ou épingles de sûreté sont abondantes, mais bien rarement intactes. Quelques manches de couteaux à têtes d'animaux sont également en bronze fondu et ciselé.

Les émailleurs épandaient "des couleurs sur l'airain ardent ; elles y adhèrent, deviennent aussi dures que la pierre et le dessin qu'elles figurent s'y conserve". Les Gaulois du 5e au 4e siècle avant notre ère avaient un goût particulier pour le corail et recherchaient cette matière, importée des côtes de l'Italie méridionale. Il advint que, vers la fin du 4e siècle, la clientèle du corail se déplaça. Les marchés de l'Inde l'accaparèrent au détriment de la Gaule. C'est alors que l'industrie indigène parvint à substituer, à la matière première qui faisait défaut, un simili-produit, propre aux mêmes usages. Ce fut l'émail, matière vitreuse et opaque, colorée en rouge sanguin et offrant avec le corail une telle ressemblance que souvent on parvient difficilement à les distinguer l'un de l'autre. Ainsi l'industrie gauloise préleva à la fabrication des produits similisés, exercée aujourd'hui par l'industrie étrangère avec un succès parfois peu enviable.

Les émaux éduens étaient peu variés. On fabriquait surtout des bossuettes d'ornement, sorte de clous en bronze, dont la tête hémisphérique était revêtue d'une pellicule d'émail ou creusée d'une croix champlevée. Ces bossuettes s'appliquaient sur des objets divers, pièces de harnachement, garnitures de ceinturon...

6- La CÉRAMIQUE

Les poteries de Bibracte sont extrêmement variées, tant sous le rapport de la technique que par leur décoration. On y reconnaît deux groupes distincts :

a) Les poteries gauloises indigènes comprennent des vases de types très nombreux, terrines, plats, assiettes, jattes et cruches ovoïdes, le

plus souvent non ansées. Plusieurs se recommandant par une grande pureté de forme. L'élégance recherchée du galbe témoigne du goût délicat des céramistes gaulois et de leur clientèle. La pâte est ordinairement grise ou noirâtre, soigneusement lustrée ; le décor, tracé en creux à l'aide de divers instruments. Des ondulations symétriques s'obtenaient à l'aide d'un peigne en bois.

Un groupe très intéressant est constitué par les poteries peintes à décoration géométrique. Ce sont des vases à panse ovoïde ou des bols hémisphériques, recouverts d'un engobe blanc, avec zones rouges ou brunes. La décoration, appliquée sur la couverte blanche, se détache en bistre. On n'y rencontre pas de représentations figurées. Divers motifs linéaires, chevrons, damiers, triangles, curvilignes, oves... forment le thème habituel de cette ornementation.

b) Les poteries étrangères : si avancée que fût alors, au nord des Alpes, l'industrie céramique, les Gaulois étaient encore tributaires de l'étranger pour quelques catégories de vases de luxe. C'est de l'Italie du nord que provenaient la plupart des poteries étrangères. Les petits gobelets d'un potier nommé Aco qui vivait à l'époque gauloise, souvent signés de son estampille et très caractéristiques, sont disséminés au nord du Pô et jusqu'en Carinthie. Il livrait au commerce de petits vases à boire, ornés de reliefs délicats. Sur l'un de ces gobelets, un de ses esclaves, Acastus, joyeux disciple d'Epicure, a tracé en latin cette légende suggestive : "Amis, la vie est brève et l'espérance fragile. Buvons pendant que la lumière brille !"

De quelle région les habitants de Bibracte tiraient-ils le vin qui remplissait ces beaux gobelets d'argile, au décor si élégant ? D'innombrables restes d'amphores -récipients qui servaient encore à contenir de l'huile et d'autres liquides- ont été trouvés. d'Italie, de la Narbonnaise et d'Espagne ? La vigne n'était pas encore cultivée dans la Celtique. Les Gaulois fabriquaient, avec de l'orge cuite et du miel délayé, une sorte de bière, un breuvage national appelé "xythos". "Adonnés au vin, c'est avec excès qu'ils absorbent tout pur celui qui est importé chez eux par les marchands et, dans leur passion, avalant cette boisson à longs traits, ils tombent dans l'ivresse et de là dans le sommeil et dans un état qui ressemble à la folie. Aussi beaucoup de marchands d'Italie, poussés par leur habituelle cupidité, voient-ils une bonne source de profits dans cet amour des Galates (Gaulois) pour le vin : par bateaux, sur les fleuves navigables, ou par voitures dans les pays de plaine, ils leur amènent du vin qu'ils leur vendent à un prix incroyable, donnant une cruche de vin pour un jeune garçon et recevant, en échange de la boisson, l'esclave qui la sert".

Avec les gobelets d'Aco et les amphores, arrivaient encore à Bibracte des vases italiens d'un beau rouge corallin, assiettes, plateaux et coupes, les uns unis, les autres, en très petit nombre, décorés de reliefs d'un mo-

delé délicat, ornements ou scènes de la Fable. Les Eduens apprenaient ainsi à connaître les divinités gréco-romaines dont le culte va bientôt se substituer chez eux à celui des dieux indigènes. Tous ces vases étaient exportés par une ancienne ville de l'Etrurie, Arezzo, alors le principal centre de la belle fabrication céramique dans les pays méditerranéens. Ils portent des estampilles qui permettent d'en déterminer très exactement la provenance, car les noms des potiers sont écrits en toutes lettres ou en abrégé. Mais les Gaulois ne tarderont pas à connaître les secrets de cette fabrication arétine et bientôt ce sont les vases rouges de la Gaule, à leur tour, qui apparaîtront sur certains marchés de la Péninsule. Cette petite révolution ne s'accomplira que cinquante ans environ après l'abandon de Bibracte.

7- MONNAIES. SEPULTURES

Il y avait dans les ateliers et les boutiques de l'emporium une circulation monétaire considérable. Elle était alimentée par un négoce actif, dont la foire du premier mercredi de mai, encore importante au 18^e siècle, est une curieuse survivance. Ce qui fait le principal intérêt des monnaies gauloises, c'est la variété des types. Les pièces arvernes sont rares : les vieilles haines des Eduens pour leurs voisins de l'ouest paralysaient le développement du négoce entre les deux peuples.

Les pièces romaines se composent de deniers en argent et de monnaies impériales de l'époque d'Auguste, dont la série s'arrête cinq ou six ans avant l'ère chrétienne. C'est donc à cette date que se place l'abandon de l'oppidum et le transfert de ses habitants à Augustodunum. La période la plus active de l'occupation de Bibracte se place dans la seconde moitié du premier siècle avant notre ère.

Sur le Champ de Foire qui n'a cessé d'être fréquenté, au moins une fois par an, après la destruction de l'oppidum, on rencontre des monnaies de toutes les époques. On a retrouvé aussi des bracelets, des grains de collier en verre de couleur, des clefs des maisons gauloises, des intailles gréco-romaines, déjà recherchées par les habitants de Bibracte, des chenets d'argile, surmontés d'une tête de bélier. Le bélier apparaît comme le symbole du sacrifice offert aux âmes des ancêtres sur l'autel du foyer. Son image semble consacrée aux dieux domestiques des Gaulois, à ces génies familiers tour à tour divinités tutélaires ou revenants malfaisants, suivant que sont accomplies ou négligées les pratiques qu'ils réclament des vivants. Les Celtes qui peuplaient de dieux inférieurs leurs forêts, leurs rochers et leurs villes, honoraient du même culte superstitieux les divinités protectrices du foyer.

Les Gaulois aimaient d'ailleurs à rapprocher les morts de leurs demeures et même à leur donner le dernier asile sous le toit domestique ; c'est l'indice que chez eux le foyer n'était pas seulement réservé aux usages de la vie matérielle, mais qu'il était aussi, comme chez les autres peuples d'origine aryenne, l'autel du sacrifice offert aux mânes des ancêtres. Les

sépultures, creusées sous les aires des habitations, sont toutes à incinération et extrêmement pauvres en mobilier. Une ou deux monnaies accompagnent parfois les cendres, dont on ne recueillait qu'une très faible partie. Des amphores, dont le col et les anses étaient arasés, servaient communément de vases funéraires.

8- Le FORUM de BIBRACTE et la FOIRE du BEUVRAY

"En ladite cime ou estoit l'ancien Bibracte, aujourd'huy (16e siècle) se tient une foire renommée par toute la France, qui représente beaucoup d'antiquité car elle se tient chacun an le premier mercredi du mois de may".

En avant du Temple, de chaque côté de la voie centrale, une rangée de petites boutiques étaient occupées à l'époque antique par les marchands et les artisans. Elles étaient précédées d'auvents, portés par des colonnettes de brique. Des monnaies, des poteries et objets divers de tous les siècles, depuis l'époque gauloise jusqu'à nos jours, témoignent de la persistance de cette foire, persistance tout à fait singulière en raison de l'isolement et des difficultés d'accès du Beuvray. La foire était très importante au Moyen Age et sa renommée était répandue dans toutes les provinces de France au 16e siècle.

La foire était sous le patronage de Mercure, succédant sans doute à quelque divinité gauloise de même nature. Le petit sanctuaire païen, au Teureau de la Roche, était consacré à Mercure Négociator. Bien que, depuis le 16e siècle, la foire fût moins fréquentée, on y conduisait encore du bétail vers 1850 (à la fin du 19e siècle on y menait encore des moutons). Au début du siècle, si la foire proprement dite n'existe plus, les villageois des communes voisines se rendent encore ce même jour "en Beuvray" pour s'y livrer à des divertissements champêtres.

"Un certain nombre de villageois et villageoises, à jeun, gravissent la montagne à la pointe du jour. Ils se rendent successivement aux deux fontaines principales, celle de Saint-Pierre, et surtout celle de Saint-Martin, s'y agenouillent, prient et boivent de l'eau. C'est alors qu'ils déposent leurs vœux. Ces vœux consistent en pièces de monnaie, en objets de consommation, oeufs et fromages. Les nourrices se lavent le sein dans la source afin d'obtenir un bon nourrissage. D'autres vont au Rocher du Pas de l'Ane, ombragé par deux hêtres séculaires. Là, dans une cavité, ils puisent les gouttes d'eau laissées par la pluie, comme un spécifique contre la fièvre et autres maux, ne comptant sur la guérison qu'après avoir déposé à leur tour une offrande. Ces devoirs accomplis, ils montent au temple de la dea Bibracte, remplacé depuis seize siècles par l'oratoire de Saint-Martin, et lient autour de la croix une lisière d'étoffe, ou bien formant un faisceau de cinq branches magiques, un bouquet de cinq plantes charmées, cueillies avant l'aurore, ils l'attachent avec des ligatures spéciales et le déposent au pied de la croix. L'efficacité n'est complète qu'à la dernière offrande, la plus puissante contre les maléfices. Le villageois, à cet effet, s'avan-

ce à reculons vers la croix, tenant en main un bâton ou baguette de coudrier ; il le jette derrière son épaule gauche, dans la direction de la croix, sans se retourner, et se préserve ainsi de l'influence du mauvais oeil. Les vœux, du reste, s'appliquent à tout, aux infirmités du corps et de l'esprit, à la prospérité des boeufs et des porcs, à l'abondance des récoltes, à la levée des charmes..."

Depuis que la foire du bétail a cessé et a été portée au bourg de Saint-Léger-sous-Beuvray, "le reste du jour se passe en promenades, en jeux, en dîners sur l'herbe, en danses champêtres. C'est la seconde partie de la fête celtique, la moins négligée dans tous les temps, celle qui conserve le mieux ses fervents, heureux lorsque, après avoir versé le vin, ils n'arrosent pas de leur sang le terrain de la danse qui devient chaque année celui des rixes".

III- SAINT-MARTIN au MONT-BEUVRAY

Vers 377, Saint-Martin se trouvait en Bourgogne. Le saint évêque renversait un sanctuaire païen situé sur le territoire éduen, lorsque des paysans accoururent en foule pour défendre leur temple. L'un d'eux menace Saint-Martin de son épée. L'apôtre retire son pallium et tend le cou à son agresseur. Celui-ci, poussé soudain par une force invisible, tombe à la renverse et implore son pardon. Cet épisode se serait passé sur le plateau du Beuvray qui se trouve précisément sur la route d'Autun à Tours, passant par Decize et Bourges. Sous les ruines de la chapelle dédiée à Saint-Martin, on a trouvé les substructions d'un petit temple antique qui devait être celui de la déesse Bibracte. Les monnaies romaines les plus récentes retirées de ces ruines appartiennent à Valentinien, mort en 375, soit deux ans avant l'époque de la mission de Saint-Martin en Bourgogne.

Une tradition locale rapporte qu'il aurait prêché l'évangile du haut de la Pierre de la Wivre. Le nom de l'apôtre est resté attaché non seulement à la chapelle du Beuvray, mais à une fontaine située dans son voisinage, un peu au-dessous du rempart. En descendant vers Larochemillay, à un kilomètre et demi environ des Grandes Portes, se trouve une gorge profonde dont les flancs escarpés et boisés sont comme impénétrables aux rayons solaires. Ce lieu sombre et sauvage porte le nom de Malvaux, la mauvaise vallée. Au point le plus resserré, près de deux grands hêtres, on voit un rocher surplombant un précipice et dont la surface présente une petite cavité, le plus souvent remplie d'eau pluviale. C'est le Rocher du Pas de l'Ane, gardant l'empreinte du pied de l'animal sur lequel chevauchait Saint-Martin. Celui-ci descendait du Beuvray, poursuivi par des agresseurs, quand son âne d'un bond gigantesque franchit la gorge de Malvaux et s'en fut retomber au Foulon, où l'on montre son autre pas.

La croix et la chapelle actuelles de Saint-Martin sont modernes. La croix a été érigée le 10 septembre 1851. La chapelle, dont la première pier-

re fut posée le 7 août 1873, est un édicule en granite. Elle fut bénie le 9 septembre 1876. Le 20 septembre 1903 a été inauguré, sur le plateau de l'oppidum, un monument érigé à la mémoire de Gabriel Bulliot. Construit en granite de la Roche-Mouron, ce monument a la forme d'un cippe quadrangulaire, surmonté d'un couronnement pyramidal (hauteur totale 4,70 m).

Puissante et populeuse au temps de Divitiac, désertée sous Auguste, enfouie peu à peu sous l'humus et enfin complètement oubliée, cette curieuse ville de Bibracte garde, néanmoins, à travers les siècles, auprès des populations du Morvan, on ne sait quelle mystérieuse force attractive qui survit à sa ruine. Une fois par an, au printemps, l'âme de cette cité morte s'échappe de sa tombe et vient réveiller les échos silencieux de la vieille montagne. Mais les dieux lui ont encore accordé un autre privilège. De ses cendres, remuées par la pioche des terrassiers, renaît sa renommée qui semblait scellée dans l'oubli, et ses ruines retrouvent dans l'archéologie celtique quelque reflet de l'antique suprématie dont elle bénéficiait de son vivant, dans la confédération éduenne.

+ SAINT-MARTIN sur le BEUVRAY

Trente et quelques années après sa faction à Amiens, nous retrouvons notre cuirassier évêque de Tours, ce qui n'était pas un mince avancement, même pour un fils de tribun militaire. Mais ce qui est plus intéressant, c'est de le rencontrer sur le Beuvray fort occupé à catéchiser nos pères Eduens qui, chassés de leur ville par les Romains, vivant misérablement au milieu des bois, y conservaient pieusement leur foi et le culte de leurs anciens dieux.

Qu'avaient-ils besoin des dieux de Rome ? Les leurs, tout vaincus qu'ils étaient, avaient-ils démerité et ne les avaient-ils pas, pendant des siècles, conduits à la victoire ? Aussi têtus que bons patriotes, que bons Morvandiaux, et fort attachés à leur culte et à leur indépendance, ces braves gens commencèrent par montrer les dents à l'apôtre qui ne parlait de rien moins que de raser les vieux hêtres sacrés, ces "fous" qui couronnaient jadis le sommet de toutes nos montagnes et dont on aperçoit encore quelques bouquets sur le Prénelay, sur la Vieille-Montagne, sur le Beuvray et autres

sommets consacrés aux anciens dieux protecteurs du pays.

On assure que ces sortes de bois sacrés servaient, non seulement de temples pour les dieux et d'abris protecteurs pour les tombes de leurs grands prêtres, mais très probablement aussi de guides et de points de repère pour les voyageurs, et ces bouquets d'arbres vénérés avaient en outre pour raison et pour but de faire l'office de gigantesques paratonnerres, et qu'ils servaient à détourner les orages et à protéger les lieux environnants contre leurs terribles effets.

Ces braves Gaulois regardaient surtout, et non sans juste raison peut-être, le hêtre comme un arbre que la foudre épargnait plus souvent que les autres ; aussi en avaient-ils fait une sorte d'arbre sacré. Il est acquis aujourd'hui que certains arbres aux feuilles pointues et poilues sont, à certaines époques surtout, bons conducteurs de l'électricité qui s'écoule par ces innombrables petites pointes de leurs feuilles, de telle sorte qu'au lieu de l'épouvantable décharge électrique amenée par la jonction de deux électricités de nom contraire qui brisent tout ce qui s'oppose à leur rencontre, il ne reste que des myriades de petites décharges partielles au moyen desquelles la recombinaison se fait sans bruit et sans danger. Voici par exemple un torrent qui, grossi par la fonte des neiges, va tout briser, tout dévaster sur son passage avant d'aller se perdre dans la mer ; laissez-lui épancher ses eaux à loisir par mille petits canaux et vous arriverez ainsi à parer, en tout ou en bonne partie au moins, aux plus terribles désastres.

C'est pourquoi nous devrions, comme nos pères, respecter nos vieux arbres, reboiser nos montagnes et les garnir de hêtres, de pins, de châtaigniers... qui pourront être frappés par la foudre, mais qui, dans tous les cas, n'en sauveront pas moins nos toits et nos moissons. Aussi, en arrachant ces arbres nous montrons-nous plus païens que nos pères, et de même on retrouve la raison d'une autre vieille coutume partant de la même idée et non moins judicieuse. Jadis, les gens de campagne ne manquaient guère de placer, en guise de faitières, sur le sommet de leurs toits de chaume, nombre de mottes de joubarbe, en disant que cette plante préservait du tonnerre. Ils avaient mille fois raison, l'électricité s'écoulant assez facilement par les pointes de toutes les petites feuilles acérées de la joubarbe, la maison se trouvait par suite à l'abri de la foudre.

Monsieur Saint-Martin, qui, quoique saint, ne connaissait rien aux raisons qui rendaient ces bois sacrés pour nos pères, fut donc d'abord fort mal accueilli par eux quand il leur parla de leurs superstitions et de leur ignorance. "Pas plus bête que toi, lui dirent-ils irrévérencieusement, nous avons nos croyances et nos dieux, garde les tiens".

Ce fut bien pis encore quand il prêcha contre le culte des fontaines, contre la déesse Bibracte, le bon génie de leur montagne, la grande guérisseuse de leurs fièvres et autres maux habituels : furieux, ils poursuivirent de leurs huées et de leurs bâtons le malencontreux prédicateur et lui auraient fait un mauvais parti sans sa fugue précipitée. Sautant sur son âne,

aussi légendaire que lui, d'un bond, il lui fit franchir la vallée de Malvaux, et échappa ainsi aux Eduens qui n'entendaient pas raillerie sur leurs dieux et leur foi.

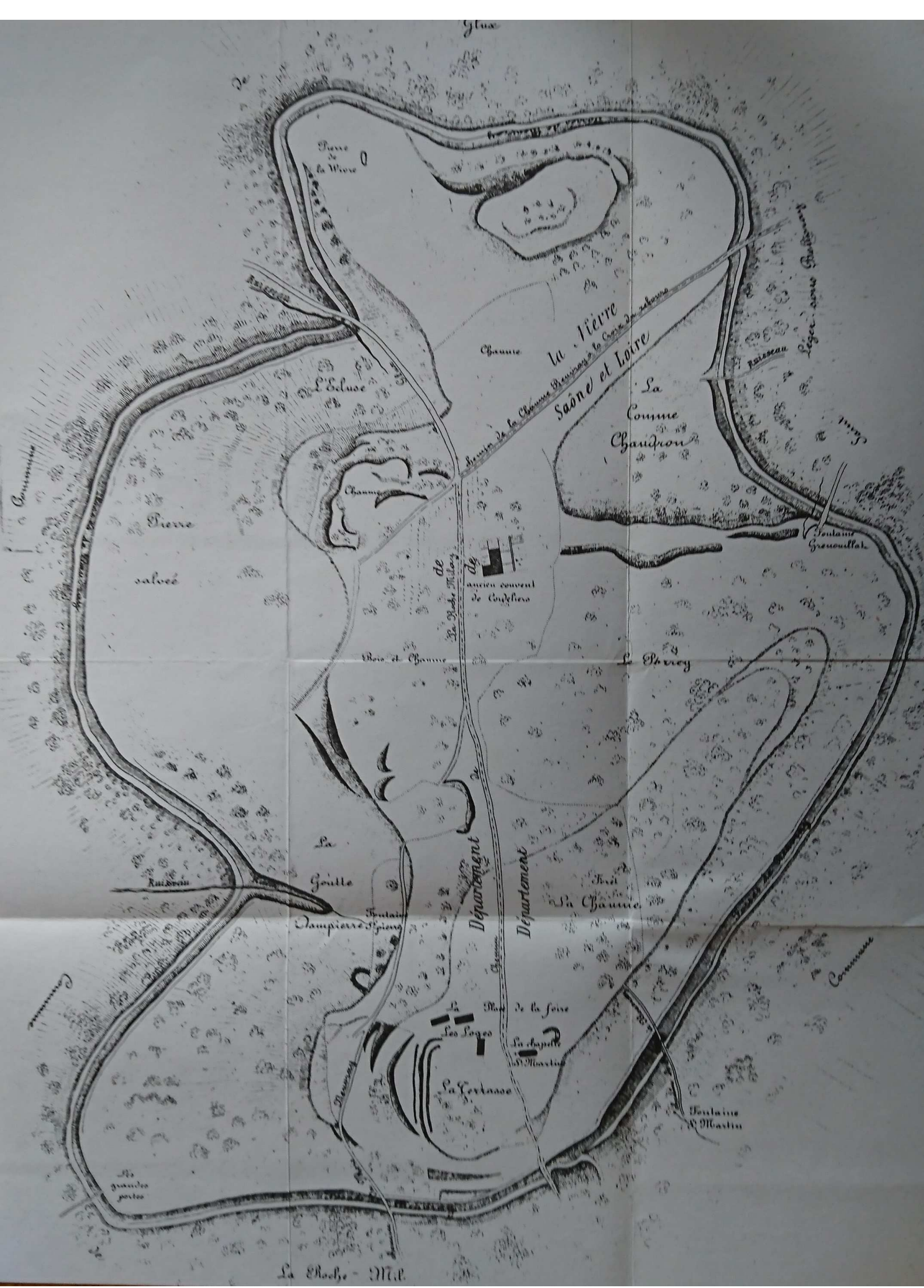
C'est ainsi que le saint ne convertit pas nos pères, quoi qu'on en dise, dans sa première prédication tout au moins, soupçonnant bien que leur conversion, si conversion il y eut, pourrait bien être due à des moyens autres que ceux de l'emploi de la persuasion. Les statues brisées, les temples renversés ne témoignent-ils pas assez qu'un autre souffle que celui de la parole a passé par là ?

Légende de l'églantier

Monsieur Saint-Martin était un moine du temps jadis qu'on avait envoyé prêcher sur le Beuvray où il y avait alors un village peuplé de bûcherons et de galvachers. Le moine prêchait des bêtises auxquelles on ne comprenait pas bien grand-chose, mais il aimait à courir les vachères. Celles-ci, au lieu de l'écouter, se moquaient de lui et s'amusaient à le faire courir. La jeunesse aime à se divertir et à se moquer.

Le vieux malin, dépité de voir que ça tournait comme ça et qu'on ne venait même plus à ses prières, calcula une affaire pour se revenger. Comme il avait grand pouvoir, faut croire, il imagina, pour faire un mauvais tour à ces jeunes gens qui aimaient à ramasser des roses pour les mettre à leur corsage, de faire pousser des épines sur les églantiers qui, avant ça, n'en portaient pas. On ne pouvait donc plus cueillir une rose sans se piquer les doigts. Dès qu'on s'aperçut de la chose, on se douta bien que c'était le moine qui en était cause et, ma foi, filles et garçons prirent leurs fourches pour lui faire la conduite. Il aurait bien sûr reçu une belle raclée s'il n'avait pas eu "une aussi bonne âme" qui l'emporta, d'un coup, de l'autre côté de la montagne, vers le "Pays-Bas".

Et pour terminer cette véridique légende de l'églantier rendu épineux par le dépit de Monsieur Saint-Martin, disons qu'en se sauvant il avait oublié d'ensorceler un de ces églantiers qui, tous les ans, continue à amener des roses sans épines. La jeune fille qui a le bonheur de le rencontrer et d'en cueillir la première fleur est sûre de se marier dans l'année. Bien entendu, il faut que cette rose soit cueillie le matin, avant le soleil levé, en la cassant, et sans se servir d'un couteau, autrement rien de fait.



Parce de la Vierge

Chaume

la Vierge
Saône et Loire

La
Comme
Chaudron

Ruisseau

Leges sans

Commune

Pierre

salvée

Chaume

de
La Roche-Milay
ancien couvent
de Cordeliers

Bois de Chaume

fontaine
Grenouillat

La Ferté

La
Gouille

Ruisseau

fontaine
Dampierre Spiens

Département

Département

La Chaume

Place de la foire
Les Loges
La chapelle
St. Martin

La Ferté

fontaine
St. Martin

grands
portés

La Roche-Mil